

Michèle Grossen

Professeure émérite en psychosociologie clinique de l'Université de Lausanne, Suisse

C'est par le livre *Les yeux de ma chèvre*, paru aux éditions Plon en 1981, que j'ai découvert l'œuvre d'Éric de Rosny. Sa lecture m'a enthousiasmée en ce qu'elle faisait écho à deux questions qui, dans les années 80-90, étaient amplement discutées dans le domaine de la psychothérapie : celle du contexte, d'une part et celle du cadre, d'autre part. L'œuvre d'Éric de Rosny contribue considérablement à traiter ces deux questions

La question du contexte prend racine dans l'ethnopsychiatrie qui, pour le dire rapidement, nous a appris que ce qui est considéré comme « maladie mentale » ou psychopathologie varie d'une société à l'autre et prend des formes différentes au cours de l'histoire. Ainsi, un même comportement peut être considéré comme normal ou pathologique selon la société dans laquelle il se manifeste ou selon l'époque. Par exemple, les grandes crises d'hystérie décrites par le psychiatre Jean-Martin Charcot à la fin du XIX^{ème} siècle ne s'observent plus aujourd'hui sous cette forme. C'est dire qu'il y a des représentations de la santé et de la maladie qui varient d'une société à l'autre, d'un groupe social à l'autre ou, selon un mot à la signification incertaine, d'une « culture » à l'autre.

Quant à la question du cadre (pris ici au sens de dispositif de soin), elle a été soulevée plus particulièrement par une théorie en plein essor à cette époque : la théorie systémique. Cette théorie critiquait le fait que la plupart des psychothérapies (souvent inspirées de la psychanalyse) proposent un cadre consistant en un face-à-face entre le patient et le thérapeute, et tiennent pour acquis que les troubles (ou « symptômes ») présentés par le patient ne relèvent que de son propre fonctionnement psychologique. Or, selon la théorie systémique, toute personne fait partie d'un réseau complexe de relations sociales qui l'affecte mais qu'elle contribue également à entretenir. Dans cette perspective, la théorie systémique considère que le patient, appelé « patient désigné », porte la souffrance d'un ensemble social plus large, typiquement la famille mais aussi tout autre groupe, un groupe de travail par exemple. Elle ouvre par conséquent le cadre de la thérapie à des personnes significatives de l'entourage du patient.

Ainsi, que ce soit sur la question du contexte ou sur celle du cadre, l'œuvre d'Éric de Rosny s'avère à la fois riche et inspirante, et ceci sur trois points au moins. Premièrement, elle nous incite à nous interroger sur les représentations sociales de la santé et de la maladie qui circulent au sein même de notre société, à considérer l'hétérogénéité de ces représentations, les théories scientifiques de la maladie mentale n'en constituant qu'une partie d'autres. Nous sommes ainsi amenés à faire un retour réflexif sur nos propres représentations et pratiques, et à accorder plus d'importance aux théories que les patients se sont appropriées et qui guident l'interprétation de leur propre souffrance.

Deuxièmement, en décrivant des pratiques de soin qui ont pour cadre le groupe, l'œuvre d'Éric de Rosny nous incite à réfléchir à ce que, dans nos propres pratiques, nous considérons comme un cadre

adéquat. Elle interroge notamment la manière dont les thérapies de groupe (dont la thérapie systémique) décident qui doit ou non participer à la thérapie. Cette question reste d'autant plus d'actualité que les familles dites recomposées ont modifié les limites de ce que l'on appelle aujourd'hui « famille ». Plus largement, en soulignant la dimension collective de la prise en charge de la maladie, de son interprétation et des pratiques de guérison, les travaux d'Éric de Rosny remettent en cause une approche dominante qui tend à oublier que l'être humain n'est pas un individu isolé, mais un être social qui se développe tout au long de la vie au travers de ses relations avec autrui.

Troisièmement, l'œuvre d'Éric de Rosny met l'accent sur un élément souvent négligé dans les psychothérapies basées sur la parole : le corps. Sur ce point, elle montre que corps et psyché sont intimement liés et participent tous deux du processus thérapeutique. Et, dans les pratiques de guérison décrites, ce corps n'est pas seulement celui de la personne considérée comme malade, c'est aussi celui de toutes les personnes réunies dans le cadre thérapeutique créé ; c'est même celui d'un animal puisque les yeux de la chèvre représentent la double vue, la capacité de regarder en soi, ce qui n'est pas sans lien avec la théorie du développement de George Herbert Mead qui, au début XX^{ème} siècle, montrait que la capacité de se considérer comme une personne et donc de regarder en soi se développe dans les interactions sociales et au travers du regard des autres.

Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, Éric de Rosny avait été invité en 1990 à donner une conférence dans un colloque intitulé *La construction de l'espace thérapeutique*. Le texte de cette conférence intitulée *Les nouveaux guérisseurs africains : réaménagement de l'espace thérapeutique* se trouve maintenant dans ce magnifique ouvrage.

En conclusion, les travaux d'Éric de Rosny permettent d'innombrables liens entre les pratiques de guérison des Nganga et les pratiques psychothérapeutiques en cours dans nos sociétés. En confrontant différentes représentations sociales de la santé et de la maladie, ils ont constitué et constituent encore une ouverture indispensable à la théorisation et au développement de nos pratiques.

Zachée Betché

Diplômé des Universités de Yaoundé et du Bénin, Docteur en philosophie de l'Université de Lausanne, Pasteur à l'Église Réformée Évangélique de Neuchâtel, Suisse

De Rosny vécut sa vocation de prêtre d'une manière atypique. Loin de son milieu privilégié d'origine, il ira s'établir au Cameroun d'abord dans le cadre d'un « *missionnariat* » classique avant de pénétrer cet univers thérapeutique de guérison. Pendant une année, il s'installe dans un quartier populaire de Douala (*Bonendalè*) pour en apprendre la langue, vecteur de la culture de son champ missionnaire.

Aristote ne disait-il pas que la grandeur d'un esprit consiste à accueillir une pensée autre que la sienne sans toutefois y adhérer ? L'œuvre s'inscrit dans une démarche d'honnêteté tant le prélat n'aura renié sa foi chrétienne.

Contrairement à ce qui est souvent dit de son œuvre, son horizon s'étendait à tout le peuple *Sawa* dont font partie les Douala. A l'époque, je suivais par tout hasard une émission à la télévision nationale où l'anthropologue initié détaillait les filiations des peuples côtiers du Cameroun. Il expliquait par exemple que *Mbedi* était la mère des ethnies *duala*, *pongo*, *malimba*, *ewodi*, *bakweri*, *batanga*.

Fin connaisseur, il animait une émission à la radio locale, répondant aux questions de très nombreux auditeurs ; questions inhérentes à la tradition et à la foi chrétienne. C'était un homme grand, filiforme. De Rosny s'habillait comme un dignitaire local, arborant son pagne du *Ngondo* pour se rendre à *Akwa*, à la chefferie du canton Bell, ou aux cérémonies du *Ngondo* elles-mêmes.

Koloto était son nom de tam-tam. Nom que seuls les initiés connaissaient à cette époque. Il assistait aux luttes traditionnelles (*Bessua*) se déroulant sous un grand arbre à *Déido*. Dans les chaumières *duala*, on disait de lui qu'« il avait un pouvoir mystique ». Du coup, on le considérait comme un sorcier, un *nganga*.

Le personnage d'Éric de ROSNY désarçonne, surprend, renverse et délite les idées préconçues. Il recevait de très nombreux visiteurs au Centre spirituel de Douala situé au quartier *Bonamoussadi*. Fin 80 et début des années 90, j'entendais parler et apercevais le héros du jour à Yaoundé où il donnait des conférences. Il avait une préférence pour le site de *Mvolyé* où résidaient des pères jésuites tel l'éminent professeur Engelberg Mveng.

Il convient de souligner que l'œuvre d'É. de Rosny rencontre de plein fouet un contexte intellectuel catholique camerounais favorable à cette démarche. A cette époque, le jésuite Meinrad Hebga dont j'ai été moi-même trois années durant étudiant à l'Université de Yaoundé, évoquait son confrère. Les allusions à l'ethnographe - comme il aimait le souligner - ne manquaient pas dans certains de ses cours sur Henri Bergson ; notamment sur la notion de durée ou alors lorsqu'il se livrait à des excursus croustillants en marge du cours de philosophie spiritualiste. Aussi, le jésuite camerounais, le professeur Ombolo, abbé de la paroisse de *Melen* à Yaoundé, se référait-il à lui, notamment à son ouvrage phare *Les yeux de ma chèvre* lors du cours ex cathedra d'anthropologie culturelle.

Il faut avoir à l'esprit que c'est le Père Hebga, solide universitaire, qui, contre l'évêché de Douala, permit au prêtre français d'étudier l'univers des guérisseurs. Peut-être aussi que sa parfaite connaissance des exercices spirituels de Saint Ignace le prédestinait-il à une telle amorce. Le combat spirituel était une activité assumée dont de Rosny avait la maîtrise.

De toute évidence, évangéliser nécessite une compréhension exigeante de la *Weltanschauung* du peuple auquel l'on s'adresse. Pour un jésuite, la notion d'inculturation ne résonne pas en vain. Au contraire, elle participe de la méthodologie d'ensemble, d'une missiologie fine et conséquente. La question du sujet à qui l'on s'adresse est centrale parce qu'elle associe à la volonté heuristique, le respect d'autrui, de l'autre moi. Mais la particularité d'Éric de ROSNY réside dans l'acquisition du savoir « *ndimsique* », sa maîtrise des techniques de guérison chez les mystiques *duala* au risque de perdre une partie de soi, comme le souligne Manga Bekombo chercheur camerounais.

Le collectif que nous accueillons ce soir à l'Université de Neuchâtel arrive à point nommé parce qu'il nous fait entrer dans un espace concret d'ouverture à l'autre, de sa connaissance exigeante et sans prénotions dans un espace monde toujours et ouvertement dominé par la pensée unique. Éric de Rosny fait certainement partie de ces figures atypiques qui militent pour l'utopie d'un monde polycentrique. A posteriori, il instaure ici un paradigme de l'hétérogénéité. Sa démarche est en rupture avec l'horizon colonial qui de facto établit non seulement une épistémologie autoritaire, mais dédaigne systématiquement la pertinence des autres possibles. Sans doute aussi, l'œuvre reconnaît-elle l'existence de ce que les missiologues ont nommé, en Afrique, « la théologie des pierres d'attente ».